

La fille au baiser d'acier,  
*Un conte érotique ayant pour scène San-Antonio, Texas.*

---

Qu'elle image romantique! Je suis attablé à cette table, à peu de distance du canal. Les arbres se reflètent dans les eaux tranquilles du canal. Un bateau bondé de touristes surexcités passe lentement, frôlant à peine le muret de ceinture du canal, et il vient perturber un moment la douce tranquillité des lieux, puis il va disparaître dans une courbe, masquant graduellement les éclats de voix. Les sons de la ville toute proche se confondent de nouveau avec les bruits domestiques du café-terrasse qui borde le canal.

Je suis à San-Antonio depuis une heure seulement. Je peux apprécier enfin, une certaine paix après ce voyage éreintant avant de me trouver un gîte pour la nuit.

J'observe les canaux, les visages qui encombrant les cafés, les amoureux sur les bancs, les passants qui musardent paisiblement dans cette oasis fleurie; les canaux s'étalent et s'allongent librement et sans contrainte sous les rues disciplinées et encombrées de la ville.

Une dame élégante et très belle s'approche et s'assoit à la table voisine de la mienne. Je ne peux m'empêcher de la regarder longuement et je tressaille dans mon ventre en imaginant une aventure avec elle, pour meubler ces quelques jours à passer dans cette ville du sud du Texas.

Elle me jette un regard souligné d'un sourire discret. J'ai peine à interpréter ce geste; est-ce la manifestation de la convivialité traditionnelle et dénuée d'intentions des Américaines, ou une habile tentative de séduction? Je lui rends son sourire et j'ose engager un début de conversation, des propos banals sur un sujet banal qui ne risque pas de laisser transparaître les pulsions sexuelles qui subitement viennent me hanter.

Nous partageons désormais la même table, je ressens une certaine euphorie à voir s'accomplir ainsi une partie de mes lubriques intentions. Les minutes qui suivent sont fort agréables mais toujours empreintes d'une neutralité affective, je n'ai perçu chez elle rien qui ne me permette d'espérer plus qu'une rencontre amicale. J'apprends qu'elle a été mariée et divorcée, elle attend sa fille qu'elle doit ramener dans leur maison de banlieue comme elle le fait tous les soirs après son travail. Cette table est leur lieu de rendez-vous habituel. Ainsi, je suis fixé; je ne suis qu'un inoffensif passe-temps, un amuse-gueule pour accompagner l'ingestion d'une succession de cafés au goût insipide; je l'aide ainsi à meubler ces trop longues minutes à attendre sa fille. Après un long moment à converser de choses et de sujets anodins elle me dit:

— *"My daughter is finally here."*

Je vois quelqu'un approcher de loin ou ce serait quelque chose? J'ai peine à imaginer qu'il s'agit bien d'une fille et que c'est sa fille, elle, femme élégante et d'allure aristocratique, dont la beauté traditionnelle ne cadre pas avec l'aspect général de cette chose discordante qui approche dans notre direction. Un petit être dévergondé, qui ressemble à un clown échappé d'une ménagerie de cirque plus qu'à une jeune fille de bonne famille.

- *"She's very special"* me dit sa mère qui perçoit dans mon regard un certain étonnement. Et avec une voix pleine de contrition devant l'inévitable:

— *"I suppose it will pass her."*

—

Bien sûr comme cela nous est passé à nous tous qui avons connu nos heures d'anticonformisme. Je la vois zigzaguer autour des tables, défiante, narguant les convives attablés, petite peste mince et haute sur jambes, elle est bigarrée telle une clocharde échappée de l'imaginaire de Bertold Brecht.

Ses cheveux vous sautent au visage, rouges feu, ils scintillent au soleil et encerclent un visage au masque impavide souligné de taches noires mal appliquées sur les lèvres et autour des paupières. Fascinante, elle s'avance bougeant avec toute la nonchalance d'un top modèle, offrant à la convoitise des spectateurs attablés, ses vêtements déchiquetés et dégingandés. Les garçons de table s'énervent à la voir ainsi perturber la tranquille sérénité des lieux. Elle me fascine déjà. Je perçois par les déchirures de ses fripes, des portions de chairs laiteuses décorées de minuscules tatouages aux dessins sibyllins. Elle est là près de nous déjà, je retiens mon souffle et sa mère la regarde, impassible. Par-ci par-là sur sa peau blanche comme le lait, un anneau qui perce sa langue, des bijoux scintillants qui pendent négligemment de son long cou, des colifichets placés çà et là, une perle à sa narine, un anneau à sa paupière gauche, un autre suspendu à son ombilic; et j'imagine derrière cet accoutrement indécent, les papilles de ses petits seins enfantins, les lèvres de son vagin non encore défloré, garnis eux aussi de cet attirail encombrant mais outrageusement sensuel, j'en ai des picotements entre les jambes; elle ressemble à un arbre de Noël ambulante. Elle s'est arrêtée près de notre table, le regard distant. L'appareillage dentaire complexe qui emprisonne ses dents trahit son état de petite bourgeoise et de jeune adolescente; ses lourds baskets de marque Nike, sont les seuls objets visibles qui la relient encore à notre monde de consommation; petite bonne femme à peine sortie de l'enfance, elle semble aborder la vie en défiant l'humanité entière.

Je revois soudain mes années de contestation dans le mouvement hippie, la trop grande distance qui me sépare d'elle en ce jour et ma surprise d'avoir trop tôt vieilli.

Elle vient s'écraser nonchalamment sur le siège qui me fait face en m'ignorant totalement et sans saluer sa mère. Après une pause, sa mère ose faire les présentations:

— *"My daughter Emily, this is Mister...?"*

- *"Marco!"*
- *"Mister Marco, we just met and we talk while waiting for you."*
- *"I see, an other of your boyfriends"* réplique t-elle avec un air de dégoût.

Je suis inconfortable. Et pourtant je ne peux m'empêcher de la dévisager et de la trouver d'une certaine façon attirante. Ce petit animal sauvage me fascine et pourtant tout en elle m'est étranger. Rien ne me rapproche de cet être, ses manières, son jeune âge, ses goûts démesurés, une civilisation nous sépare et pourtant elle m'attire et je suis soudainement envahi par un incontrôlable désir charnel. Je m'efforce d'effacer de mon esprit ces pensées contradictoires. Tout cela est irrationnel et je me sens gêné et je redirige mon regard sur Juliet sa mère, si belle et si conventionnelle; je me convaincs de concentrer mes pensées charnelles sur cette femme plus réelle et moins compromettante.

Elle porte un tailleur très formel, de ceux que l'on porte pour travailler et qui ne sied guère à la chasse à l'aventure; je mesure à peine l'envergure de ses seins à travers ce tissu bien trop prude à mon goût; ses hanches me semblent fortes, de celles qui ont gardé les signes du passage difficile de l'enfantement, de ce petit être anachronique qui se dandine de façon si arrogante en face de moi. Son visage pourtant me dit tout, de ce qu'il y a de secret derrière elle et qu'il me serait bon de connaître et de découvrir et de violer avant de repartir en ne laissant que des souvenirs.

- *"If you haven't find a place to stay, we invite you home, we'll have dinner together and you may sleep in the friend's bedroom"* me dit Juliet.

Je sursaute devant cette proposition imprévisible et j'accepte en feignant d'exprimer quelques réticences, mais mes sens s'agitent devant la perspective qui m'est offerte de mettre à terme ainsi mes sourdes fabulations érotiques. Je note une moue de rébellion sur le visage d'Emily, qui aurait perçu et je n'en serais pas surpris, mes salaces intentions?

Nous filons en direction Sud pour atteindre en moins d'une heure, une banlieue proprette, aux allures bourgeoises, et aux bungalows identiques.

La soirée est agréable. Nous mangeons tous les deux assis l'un en face de l'autre, Emily est là tout près mais absente hormis le spectacle qu'elle nous offre de ses mauvaises manières.

Juliet a revêtu une longue robe de soirée et a refait son maquillage, elle est séduisante et désirable. Les échanges sont courtois et empreints de banalité et pourtant agréables. Après le repas, nous restons seuls elle et moi, à discuter sur la grand divan du salon, Emily a discrètement disparu, elle est absente comme elle était aussi absente lorsqu'elle était là.

Présente mais en même temps absente, comme si elle logeait à l'hôtel; elle profite du confort bourgeois du foyer maternel tout en prétendant être libre ou ne pas avoir d'histoire et de vivre hors du monde. Nous discutons ainsi jusque tard dans la nuit, Juliet me conduit à la chambre d'invités qui m'est réservée et elle me dit discrètement:

– "I will come to see you later."

Je suis soudainement bouleversé dans mes sens. Elle répond ainsi, sans que j'aie à le lui demander, à tous les désirs secrets que j'entretiens depuis que nous nous sommes rencontrés et que j'ai jusqu'ici retenu avec peine.

Je ne dors pas. J'attends l'arrivée de Juliet. Je suis incrédule à la pensée de la voir bientôt apparaître et j'imagine avec bonheur la nuit que nous passerons ensemble. Je me vois la dévêtant avec une lenteur calculée et j'imagine son corps nu et somptueux. Sans la connaître, je dessine ses formes que j'arpeute de mes mains dans la plus complète licence.

Et je m'engouffre en elle avec fougue, avec passion et mes sens s'agitent déjà en imaginant ces moments d'extase, comme si le désir de la posséder m'excitait autant que de la posséder. Je m'efforce de contenir mes pensées obsessionnelles et de préserver mes précieux gamètes pour ensemencher son ventre ainsi que sa bouche.

Je suis nu et étendu sur ce lit dégarni, je me suis ainsi préparé à la recevoir. Elle passerait la porte pudiquement, enroulée dans sa robe de chambre, surprise en me voyant allongé nu sur le lit, elle aurait un mouvement de recul et je chercherais à me couvrir de façon plutôt maladroitement dévoilant, pour l'exciter, les formes de mon corps nu, et l'insolence de mon appareillage sexuel. J'imagine encore, l'effet de surprise passée, qu'elle laisserait lentement glisser sa chemise de nuit sur le parquet de bois, découvrant ainsi son beau corps de femme mure et expérimentée. Et mon pénis, à cette vue, se gonflerait comme un impudent animal prêt à sauter sur sa proie, à la violer, à l'aimer jusqu'à ce que nous en perdions conscience.

Elle s'approcherait lentement, faisant onduler ses hanches proéminentes, et frémir la forêt argentée qui protège sa vulve; provocante, elle projetterait haut ses seins dans ma direction, puis elle glisserait lentement sur mon corps nu, comme elle a su sans doute le faire, depuis des lustres, avec d'autres mâles en rut et nous plongerions l'un dans l'autre, nous baisserions toute la nuit, faisant grincer les tubulures d'acier du grand lit "king size"; je sais que ça se passera ainsi ou presque et mon membre s'agrandirait et se gonflerait de sang, elle l'engloutirait avec gourmandise dans sa bouche grande ouverte, jusqu'au plus profond de son œsophage, ou il se répandrait sans vergogne; ou plongerait-il au plus profond de sa vulve immense et pleine d'ovaires surexcitées, toute une nuit de plaisirs et de transes, à oublier le monde et sa fillette bigarrée qui dort, tout près de là, dans une chambre minuscule décorée de posters illustrant de beaux jeunes mâles asexués au torse dénudé, des pochettes de disques sinistres de rockers incultes, ou des monstres miniatures en caoutchouc sorties du cerveau infantile de Spielberg.

J'entends des bruits derrière la porte. Je sors en sursaut de ma somnolence. La porte s'ouvre discrètement, une ombre s'approche dans le noir que j'ai du mal à identifier, une ombre qui s'avance prudemment et qui tourne autour de moi, comme une bête flairant sa proie et qui ne se décide pas à se jeter sur elle; j'entends son souffle lorsqu'elle s'approche du lit, et les globules blancs de ses yeux qui percent la pénombre et qui me fixent avec avidité; est-ce une bête ou une femme, une ombre de femme ou de bête, un corps envoûtant de bête ou de femme, qui tourne autour de mon corps, et se penche sur mon corps nu, et m'envahit comme une bête envahit sa proie? Ou bien ce sont des pensées hallucinantes, qui m'envahissent et qui me torturent et qui m'invitent à me laisser emporter par des fantasmes érotiques? Je n'ai pas bougé, j'ai retenu mon souffle, essayant de ne pas troubler le mystère qui entoure cette approche sexuelle, aussi insolite qu'inaccoutumée. Je remercie en moi-même, la mystérieuse bête envoûtante que je sais être Juliet, d'avoir pu ainsi par cette approche, combler mes plus subtiles fabulations sexuelles.

Avant d'avoir pu ordonner mes pensées, elle se jette sur moi avec le grognement sinistre d'un animal sauvage. Je n'ai pas le temps de réagir; volontaire elle se colle à moi comme une louve qui immobilise sa victime avant que de l'immoler. Je la reçois ainsi, étonné et craintif, elle s'étale sur moi de tout son long et se colle et se frotte et meurtrit mes chairs de son corps bardé d'objets métalliques, de lanières de cuir essaimées de clous, de chaînes et d'objets hétéroclites.

Je n'ai pas bougé, j'en avais pourtant la force; la surprise et une certaine reconnaissance dans mes chairs m'invitent à accepter ce rituel étrange. Elle a promptement emprisonné mes poignets dans des anneaux de métal qui me gèlent la peau; mes bras sont immobilisés à la tête du lit. Je suis prisonnier, un peu inquiet mais surexcité dans mes chairs. Je suis à la merci de cette femme que j'avais imaginée douce et conventionnelle, subitement devenue bête féroce, outrageante mangeuse d'homme, j'accepte comme si mes sens me disaient, que j'atteindrais le Nirvana dans la débauche de mes sens, sublimée par la violence, les sévices et peut-être la mort. J'étais comme le toréador inquiet devant l'appétit orgiaque du taureau. Elle s'approche sournoisement et me flaire, elle arpente mon corps de haut en bas, ruminante, chassant l'air de son nez, glissant sa langue gluante sur mes chairs, en laissant s'échapper des gloussements de convoitise, appuyant fortement ses doigts aux ongles aiguisés sur les points sensibles de mon corps, comme pour en éprouver la consistance, cherchant ainsi l'endroit propice pour attaquer mon corps et le supplicier pour mieux ensuite le dévorer.

Puis prise d'une folie sadomasochiste, elle me flagelle, elle m'invective, elle martèle mon corps et se frotte à moi de mouvements érotiques et sensuels, glisse sur mon corps, y laisse la trace sanglante des instruments de torture qui garnissent ses chairs, m'enchaîne lourdement, active mes sens de ses doigts aux ongles affûtés et nerveux, pénètre ma bouche de sa langue avide, la suçant tout en grognant, elle glisse nerveusement ses doigts aux ongles affûtés tout le long de mes chairs, laissant

des stigmates profonds, puis elle atteint mes organes sexuels qu'elle manipule avec une rudesse inquiétante, mes testicules, puis mon pénis dont elle s'empare et active dans des mouvements accélérés jusqu'à ce qu'il soit au bord de l'éclatement.

Je suis envoûté, une étrange sensation s'empare de moi suite à ces tortures physiques qui exacerbent mes jouissances sexuelles; c'est comme si je ressentais du plaisir à souffrir et que j'acceptais de me laisser ainsi torturer, peu importe que l'issue en soit la mort. Est-ce à cela qu'elle pense, la femme qui me harcèle et qui m'ensorcelle et qui exacerbe mes sens et me torture ainsi dans un rituel morbide; est-ce à ma mort qu'elle pense, cette bête délirante qui me dévore et qui s'apprête à me sacrifier ainsi sous elle dans le sang et dans la mort?

Puis, elle engouffre dans sa bouche mon pénis gonflé de sang, et elle l'active, glissant le long de ma chair vive, alternant entre le mouvement en douceur de ses lèvres juteuses et gourmandes et le raclage périlleux de ses dents aiguisées, resserrant et desserrant l'étreinte, passant et repassant de haut en bas dans des rythmes alternés, pénétrant légèrement, puis sortant momentanément pour sucer le gland tel un suçon, ou pénétrant plus profondément atteignant l'entrée de l'œsophage, évitant à peine l'égorgeage puis s'arrêtant subitement, juste avant l'orgasme, comme pour faire prolonger en moi le plaisir. Je m'agite avec fureur sous elle usant des membres qui me restent pour la violenter, écartant avec force ses jambes, activant sa vulve avec mon genou libre, bougeant et gesticulant en cherchant à m'empaler plus profondément dans sa bouche, lui rendant coup sur coup les tortures physiques. Et, sans préavis, vaincu et terrassé, j'éclate dans sa bouche avec toute l'intensité d'un «Niagara» en laissant sortir de ma gorge, un long et plaintif grognement de douleur. Ce moment d'extase morbide se prolonge, comme s'il ne pouvait s'arrêter, tandis qu'elle ne cesse de m'activer avec toute l'impétuosité d'un vampire, ingurgitant ma semence comme le plus savoureux des élixirs.

Soudain, la chambre se remplit d'une lumière intense, je sors subitement de ma torpeur charnelle. Juliet est là, près de la porte entrebâillée, le regard fixe, elle enfile maladroitement son kimono aux dessins japonais, qu'elle avait laissé tomber sur le parquet de bois; je n'ai qu'un trop court instant pour entrevoir son corps nu d'une sublime beauté, puis elle se referme immobile et silencieuse regardant la scène avec stupeur.

Sous moi, tout près et relevant sa tête d'entre mes jambes écartelées, toujours extasiée par l'effort soutenu d'une longue et ardente fellation, j'aperçois le visage horripilé d'Emily, les yeux exorbités, la bouche grande ouverte sur ses crocs cerclés de liens aux aciers luisants, encore dégoulinant de mon sperme fraîchement éjaculé.